



La planète des singes

Planet of the apes

de Franklin F. Schaffner

Fiche technique

USA - 1967 - 1h50

Réalisateur :

Franklin F. Schaffner

Scénario :

Michael Wilson

Rod Serling

d'après le roman de **Pierre**

Boulle

Maquillage :

John Chambers

Costumes :

Morton Haack

Musique :

Jerry Goldsmith

Interprètes :

Charlton Heston

(George Taylor)

Roddy McDowall

(Cornelius)

Kim Hunter

(Zira)

Maurice Evans

(Zaius)

James Whitmore

(le président de l'assemblée)



Résumé

Une mission de quatre astronautes américains navigue à travers l'espace. Le but est de gagner une planète dans la constellation d'Orion. Après 18 mois à bord du vaisseau, l'équipage atterrit en catastrophe sur une planète inconnue. Seuls trois hommes ont survécu au voyage, dont le colonel George Taylor. Le compteur indique qu'ils sont en l'année 3 979.

Au hasard de leur marche, les cosmonautes se retrouvent face à des hommes sauvages, incapables de leur adresser la parole... et qui sont poursuivis par une armée de singes à cheval, munis de lances. Tous les trois se retrouvent au milieu d'une véritable chasse à l'homme, dont seul Taylor parvient à réchapper. Il est embarqué de force vers une cité où les singes ont pris le pouvoir et, considérant les humains

comme une race inférieure, les chassent et les utilisent comme cobayes pour leurs expériences scientifiques. Désormais, seule la bienveillance d'un couple de savants, Zira et Cornelius peut sauver Taylor...

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

A l'origine, la réalisation de **La planète des singes** n'aurait pas dû échoir à Franklin F. Schaffner mais à... Blake Edwards, le réalisateur de **Diamants sur canapé** et de **La panthère rose**. C'est même ce dernier qui, selon la légende, aurait eu la vision du plan final, avec le producteur Arthur P. Jacobs : déjeunant dans un restaurant d'Hollywood, leur regard à tous les deux se serait porté sur la statue de La Liberté, qui ornait un des murs du "délicatessen" ! Le devis d'Edwards étant jugé trop élevé, Sidney Pollack fut alors envisagé. Mais lorsque Charlton Heston s'enthousiasme pour le scénario, il exige que Franklin F. Schaffer, qui venait de le diriger dans **Le seigneur de la guerre**, soit choisi comme metteur en scène. Or on ne refuse rien à la superstar de **Ben-Hur** et des **Dix commandements**... Après cette superproduction, le réalisateur, qui ne participe pas aux suites de **La planète des singes**, s'attaque à des projets ambitieux, notamment les célèbres **Patton** (1970) et **Papillon** (1973).

Dossier de presse

Comme tout vrai film fantastique, **Planet of the Apes** ménage une confrontation permanente entre des éléments proprement merveilleux, irréels, et certains paysages ou certaines situations humaines immédiatement analysables. Le film joue par conséquent de leurs oppositions et réactions réciproques. Mais **Planet of the Apes** est également une œuvre d'anticipation et, à ce titre, se présente comme une fable - dans la mesure où l'on peut dire plus généralement que la science-fiction est la forme moderne du roman philosophique. La vocation de ce film est donc aussi de dérouter pour mieux convaincre, dans un retournement de ses valeurs qui permet alors de mieux apprécier leurs portées différentes, mais

qui se prolonge à un point tel qu'à la fin le fantastique simple, imposé et démenti à ses différents niveaux, se disperse dans le film, se retrouve où on ne l'attendait plus et mine de ce fait tout ce qui nous est donné à voir et dont, désormais, on ne peut que douter.

Planet of the Apes tente ainsi la synthèse des deux principales tendances de Franklin Schaffner jusqu'à présent la réflexion politique, la méditation sur le pouvoir, thèmes principaux du **Best Man** ; mais aussi ce goût pour le merveilleux, le délire visuel, les sentiments exacerbés, bref, tout ce romantisme frénétique qui donnait tant de valeur à son remarquable **War Lord**.

Malgré son décor de science-fiction, l'ouverture du film est proprement fantastique, c'est la pénétration progressive d'individus humains dans un espace étranger. Trois cosmonautes débarquent involontairement sur une planète où règne en maître une civilisation de singes ayant repoussé l'homme dans les forêts sauvages ou tenté de l'appivoiser dans des zoos ou des muséums d'histoire naturelle. Mais le didactisme voulu du film tempère vite cette débauche d'irrationnel utilisant Charlton Heston, le héros, comme son point fixe et son nécessaire faire-valoir. Les singes paraissent plus humains que les hommes mêmes. Sur leurs modèle, ils normalisent presque leurs attitudes et leurs modes de vie. Par ailleurs l'humanité de cette planète affirme sans équivoque sa bestialité. L'action ne peut alors se nouer entre Charlton Heston et ses compagnons singes qu'à la rencontre de civilisations humaines et simiesques. Charlton Heston s'est coupé du genre humain, qui avait choisi les voyages interplanétaires à seule fin de quitter la terre, ce n'est pas un hasard s'il est finalement l'unique rescapé du vaisseau spatial. Par ailleurs Cornélius et Zira sont également chassés de leur village et poursuivis pour avoir fait montre de préoccupations et d'attitudes dangereusement humaines.

Le contenu didactique du film est alors bien plus complexe et ambigu que prévu. Il ne s'agit pas seulement, comme le début du scénario pourrait nous le laisser croire, d'une simple transposition permettant de mieux critiquer les hommes en les observant sous un jour nouveau, celui d'une société de primates. Et pourtant la première apparition des singes en serait révélatrice. Je pense à ces merveilleuses scènes de la capture des hommes pourchassés par ces chevaliers noirs, singes lancés au galop à travers les plantations, maîtrisant l'espace et les fuyards apeurés, puis ramenant leurs victimes esclaves vers des demeures moyenâgeuses. Michael Wilson et Rod Serling ne négligent certes pas le pittoresque de ce parallélisme entre singes et hommes. Les séquences suivantes, au village des singes, exploitent encore ce principe - de manière un peu statique d'ailleurs, car l'intrigue est alors délaissée au profit du simple inventaire des situations inversées imaginables : par exemple l'existence d'une religion simiesque et de son Dieu ayant créé le Singe à son image, du racisme existant entre singes, orangs et chimpanzés, de zoos où l'on peut observer des hommes en cage tout juste bons à imiter les singes, etc. La parabole ne reste pourtant pas à ce niveau : bientôt, l'étrange résistance des singes à reconnaître l'espèce humaine, témoigne, avec la sagesse nouvellement soupçonnée du docteur Zalus, leur chef, d'une juste méfiance à l'égard de l'homme. Celui-ci, sur le plan de la fable, s'incarne donc à nouveau dans les êtres humains eux-mêmes et non plus dans les singes analogiquement transposés. Dès lors, Charlton Heston et ses compagnons singes, s'ils dirigent encore l'action par leur fuite au bord de la mer, près de la grotte et de la zone interdite, se rejoignent au centre et à l'écart d'un débat dont les pôles antagonistes sont constitués par le docteur Zalus d'une part et l'espèce humaine en général d'autre part. L'ultime rebondissement du film précise les positions res-

pectives, fin brutale découvrant l'*Objet* dont le symbolisme un peu trop significatif est compensé par son admirable présentation : lent travelling sur les parois de la Statue de la Liberté, en contrejour, non encore identifiable, découvrant en contrebas Charlton Heston chevauchant sur le rivage, puis contrechamp brutal et explicatif disparaissant aussitôt pour mieux nous restituer Heston en gros plan, héros définitivement seul et exclu du genre humain dont il maudit la juste destinée.

Malgré le talent de Wilson et Serling (et l'existence originale du roman de Pierre Boulle), le film n'est donc pas réductible à son scénario dont la complexité du propos frise parfois la confusion. Ce serait méconnaître le travail de Franklin Schaffner, premier maître d'œuvre et seul réalisateur de cette **Planet of the Apes**. C'est bien la richesse visuelle du film qui souligne d'abord et fait ressentir le démesuré de certaines situations. Ainsi la première découverte de la planète par les cosmonautes, leur longue marche à travers le désert, joue-t-elle sur le principe de plans de différentes grosseurs dont la présence des trois hommes permet seule l'attribution de l'échelle, au milieu d'un chaos de roches déchiquetées, de canyons trop connus qui nous semblent cependant étrangers... (...)

Si, après **The War Lord**, **Planet of the Apes** n'est donc plus une surprise, c'est bien tout à l'honneur de Franklin Schaffner qui témoigne, malgré **la Griffe**, de la permanence d'une sensibilité bien particulière et s'affirme comme un des nouveaux auteurs les moins indiscutables du cinéma hollywoodien.

Frédéric Vitoux
Positif n°96 - Juin 1968

(...) Voici que surgissent les maîtres de la planète : des singes bardés de

cuir, armés de fusils et de filets, qui chassent l'homme, le tuent, le capturent. Taylor (Charlton Heston) est séparé de ses deux compagnons : blessé à la gorge, il est sommairement soigné puis enfermé dans une cage, parmi les hommes. Stupéfait, il découvre alors une étonnante société, dominée par les gorilles et les orang-outans. Civilisation hétéroclite, mélange d'objets, de rites, de lois qui semblent provenir des siècles passés et rappellent étrangement certaines étapes de l'aventure humaine.

Les singes ont tout naturellement découvre la cruauté, le racisme, l'intolérance, le fanatisme religieux, les pratiques médicales douteuses, le mépris des races inférieures (la race humaine en particulier). Fable cruelle, sous le masque du singe, nous reconnaissons l'homme et ses égarements. Sa blessure l'empêchant de parler, Taylor essaie en vain de signifier qu'il est différent des humanoïdes bestiaux qui occupent les cages voisines. Quelque peu agacés par les habituelles conventions du cinéma (les singes galactiques parlent anglais et se conduisent vraiment comme des humains), nous suivons les efforts de Taylor : menacé de castration, il parvient enfin à intéresser deux jeunes savants : Zira et Cornélius qui ont remarqué son comportement ; la parole lui revient : il va pouvoir convaincre puisqu'il sait parler ; mais, transféré devant un tribunal qui rappelle étonnamment les tribunaux ecclésiastiques du Moyen Age, il est humilié, dénudé, baillonné, vivement combattu par l'un des chefs de la collectivité : le Docteur Zaius qui, pour des raisons que nous devinons mal, refuse avec obstination de le considérer autrement que comme une bête puante, méprisable et malfaisante : la fable parvient à son apogée : l'incrédulité et le mépris que l'homme affiche vis-à-vis de nos "frères" inférieurs se retournent contre lui-même.

Dans ce monde l'homme n'est plus le seigneur, mais un objet d'études, un cobaye sans droits : les thèmes de scien-

ce-fiction exploités dans les premières séquences s'enrichissent de données philosophiques, d'allégories politiques. On y verra au gré de son humeur une réflexion sur le racisme, le génocide, la guerre du Vietnam, l'égoïsme d'une société sur-développée refusant d'entendre les cris des peuples pauvres. La civilisation des singes est le reflet, à peine déformé, de la nôtre.

Avec l'aide de Zira et de Cornélius, Taylor réussit à s'échapper et retourne dans la «zone interdite» qu'il a traversée au début de son aventure. Au fond d'une caverne, ils découvrent des objets familiers : une paire de lunettes, une poupée qui dit «maman»... Rejoint par Zaius, Taylor obtient sa liberté, il s'éloigne vers l'inconnu «que trouvera-t-il là-bas ? demande Zira, - «Sa destinée», répond Zaius... Le dernier plan du film nous montre Taylor découvrant... les restes de la statue de la Liberté à demi enfouie sous les rochers : d'un coup, tout s'éclaire : cette planète était bien la Terre qu'ils avaient quittée depuis 2000 ans, la Terre détruite par la bombe, ses habitants redevenus ce qu'ils étaient à l'origine, les singes ayant pris la relève et pourchassant, avec raison l'homme, ce «fourrier de la mort». Rarement un film ne nous avait offert une telle «chute», une relecture aussi passionnante : ce que nous prenions pour de naïves conventions devient réalisme scrupuleux ; chaque élément choquant devient l'une des pièces d'un puzzle que nous n'avions su prévoir et reconstruire, aveuglés que nous étions par l'assurance de notre supériorité et de l'irréversibilité de notre évolution : la bombe explose et tout est à recommencer ; les brutes stupides sont les arrière petits-neveux des technocrates et des cosmonautes.

Partis d'éléments conventionnels (les voyages interplanétaires, le space opéra, les civilisations disparues), les scénaristes ont réussi tout au long d'un récit parfaitement articulé à enrichir constamment notre réflexion ; les techniciens et en particulier les maquilleurs

ont déployé des prodiges de virtuosité pour recréer un monde déroutant, mais réel, des personnages «non humains» possédant une personnalité attachante : **La planète des singes** est une réussite, un film chaleureux et intelligent. Bien que cette idée soit en passe de devenir le raton laveur de la critique, il n'est pas inutile de rappeler à propos de cette réalisation que c'est souvent par le biais de productions "commerciales" que les cinéastes américains expriment le plus utilement leurs doutes et leurs angoisses.

Jacques Zimmer
Image et Son n°221 - Novembre 1968

Le réalisateur

Après de solides études, il a beaucoup travaillé à la télévision et son style s'en ressent. Ses premiers films rendaient un son insolite : amours d'une strip-teaseuse et d'un jeune garçon (**The Stripper**), droit de cuissage (**The War Lord**), thème du double transposé dans le domaine de l'espionnage (**La griffe**), sans oublier un bon documentaire sur la politique américaine (**The Best Man**). Vint l'heure des best-sellers. De **La planète des singes** à **Papillon**, de **Patton** à la révolution russe, Schaffner se tira d'affaire avec aisance, montrant un métier solide. Il revint à l'insolite avec un portrait d'Hemingway vieillissant (**L'île des adieux**) et **The Boys from Brazil** qui nous apprend que le fameux docteur Mengele ayant prélevé des cellules vivantes sur Hitler les a injectées à 94 femmes allemandes dont les maris doivent mourir au même âge que le père du Führer pour que puissent s'épanouir 94 nouveaux Hitler. (...)

Jean Tulard
Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

The Stripper Les loups et l'agneau	1963
The best man Que le meilleur gagne	1964
The war lord Le seigneur de la guerre	1965
The double man La griffe	1967
Planet of the aper La planète des singes	1968
Patton	1970
Nicholas and Alexandra	1971
Papillon	1973
Island in the stream L'île des adieux	1977
The boys from Brazil Ces garçons qui venaient du Brésil	1978
Sphinx	1980
Yes, Giorgio	1982
Lion heart	1986
Welcome love	1989

Documents disponibles au France

Revue de presse
Dossier distributeur

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com